

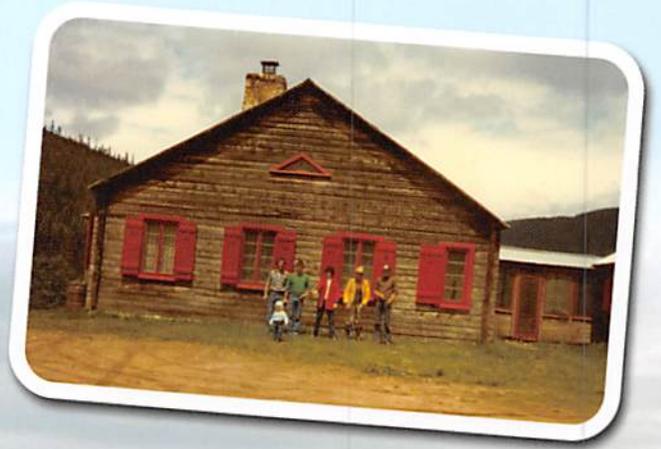
JP LA

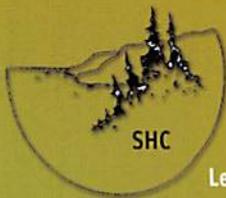
R E V U E
d' **HISTOIRE**
de **Charlevoix**

Numéros 66

Septembre 2010

Le
Chalet Donohue
au Deuxième lac des Marais :
une mémoire retrouvée





La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard: la mer, la terre et la forêt.

Membres corporatifs (1000\$ et plus)

HYDRO-QUÉBEC | POWER CORPORATION DU CANADA

Membres bienfaiteurs à vie (1000\$ et plus)

Alarmes et Extincteurs Charlevoix
Robert Ascah
Auberge La Maison Otis
Auberge La Pinsonnière
Yvon Bellemare et Janine Tourville
Johanne Bergeron
Jean-Pierre Bouchard
Jean-Pierre et Marc Bouchard
Martin Brisson
Janet C. Casey
Casino de Charlevoix
Rémi Clark
Bruno Côté
Corporation municipale
de l'Isle-aux-Coudres

Marc DeBlois
Yolande et Pierre Dembowski
Jean-Claude Dupont
Jean-Luc Dupuis
Domaine Forget
Fondation René-Richard
Abbé Bertrand Fournier
Georges Fournier
Raymond Gariépy
M. et Mme Leslie H. Gault
Anne-Marie L'Abbé Groulx
Léonard et Aurore Gauthier
Fernand Harvey
Imprimerie de Charlevoix Inc.
Fernand Labrie

Laurent Lafleur
Paul et Rita Lafleur
Monique Larouche
Pierre Legault
L'Héritage canadien du Québec
Ghislaine Le Sauteur
Lico Imprimeur
Xavier Maldague
Municipalité de Notre-Dame
des Monts
Petites Franciscaines de Marie
Guy Paquet
Municipalité de Saint-Hilarion
André P. Plamondon
Maurice Potvin

Gilles Poulin
Diane et Jean-François Sauvé
Walter et Mary Schatz
Réjeanne Sheehy
Yolande Simard-Perrault
Rita Simard-Smookler
Huguette Tremblay
Jean Tremblay
Louis Tremblay
Louis-Marie Tremblay
et Yvette Froment
Ville de Clermont
Ville de Baie-Saint-Paul
J.C. Roger Warren

Membres bienfaiteurs (100\$ à 999\$)

Alimentation Lapointe et Frères
Auberge Relais Hautes-Gorges
Rosaire Bertrand
Jean-Paul Boudraux
Léonce Brassard
Caisse populaire de La Malbaie
Francine Castonguay-Laurin
Antoine Desgagnés

Henri Desmeules
Marc Desmeules
Johanne Desrochers
Hélène Gervais
Fernand Lapointe
Guy Le Rouzès
MRC de Charlevoix-Est
André Maltais

René Martin
Réjane Michaud-Huot
André Morin
Lyse Nantais-Godin
Gaston Ouellet
Jean-Denis et Marthe Paquet
Hélène Pelletier
Lorraine Rochette

Lucien Roland
Denis Tourangeau
Claude et Janine Tremblay
Jean-Marie Tremblay
Martin Rochette
Cédule Simard
Claire Warren

Membres de soutien (50\$ à 99\$)

Francine Adam
Louis Asselin
Arthur Beaulieu
Pierre Beaupré
Louis Bhéer
Bibliothèque Laure-Conan
François Blanchette
Madeleine Boies-Fortier
Bernard Bouchard
et Micheline Dufour
Guy Bouchard
Lyne Brassard
Ulysse Brassard
Guy Bureau
Paul-André et Danielle Carpentier
Claude L. Casgrain
Micheline[†] et René Cayer
Henri Chaperon
Chapiteaux du monde
CIHO-FM
Marc Clotuche
Martial Dassylva
Jean-Marie Desgagné

Germain Desmeules
Claude Despins
Thomas Donohue
Yvon Dubé
Geneviève Dufour
Jacques Dufour, juge
Jacques Dufour
Louis Dufour
Simone Éthier-Clarke
Louis-Philippe Filion[†]
Luc Filion
Rodolphe Forget
Denis Fortier
Hélène Fortier
Eudore Fortin
Régis Gagnon
Pierre Gaudreault
Réal Gaudreault
Ginette Gauthier
Janine Gauthier
Léonce Gauthier
Pierre Gauthier
Serge Gauthier

Yvon et Elizabeth Gauthier
Général Câble
Magella Girard
Robert Giroux
Clément Gravel
Raymond Guay
Madeleine Guérin
Christian Harvey
Gaudias Harvey
Robert Harvey
Esther Jean
Lucille Lafond-Colombeau
Claude Lapointe
Réal Lapointe
Micheline Larouche
Robert Marcotte
François Maltais
André Michaud
René Moisan
Laurent Ouellet
Jean-Pierre Paquet
Odette Perron
Yvon Racine

Municipalité de
Saint-Aimé-des-Lacs
Pierre-Paul Savard
Réal St-Laurent
Sébastien Thibeault
Carole Tremblay
Daniel et Jeannine Tremblay
Francis A. Tremblay
Georges-Étienne Tremblay
Gilles Tremblay
Guy Tremblay
Hervé Tremblay
Jean-Pierre Tremblay
Marc-Adélar Tremblay
Raymond Tremblay
Réjean Tremblay
Suzanne Tremblay-Bachand
André Trotier
Gilles Turcotte
Jean-Luc Turcotte
Bernadette Veilleux
Ville de La Malbaie

Présentation

REVUE D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Numéro 66, Septembre 2010 10 \$ l'exemplaire

Abonnement à la *Revue d'histoire de Charlevoix* :
30 \$ par année (4 numéros)

Directeur de la revue : CHRISTIAN HARVEY

La *Revue d'histoire de Charlevoix* est publiée par la Société d'histoire de Charlevoix dont le Conseil d'administration se compose des membres suivants:

SERGE GAUTHIER (Président),
DENIS FORTIER (Vice-président),
CHRISTIAN HARVEY (Secrétaire-trésorier),
FRANCINE ADAM, LAURENCE HARVEY,
RAYMONDE SIMARD, HÉLÈNE TREMBLAY
(administratrices)

Ont collaboré à ce numéro :

Godelieve De Koninck, Mathias Dufour,
Raymond Falardeau, Yvon Brassard,
Serge Gauthier et Christian Harvey.

Pour nous joindre :

Société d'histoire de Charlevoix
156, de l'Église, La Malbaie (Québec) G5A 1R4
Téléphone : 418-665-8159
Courriel : shdc@sympatico.ca
Web : www.shistoirecharlevoix.com

Le bureau de la Société d'histoire de Charlevoix est accessible sur rendez-vous seulement.

Directeur de la Société d'histoire de Charlevoix :
SERGE GAUTHIER.

Archiviste responsable : CHRISTIAN HARVEY.

Crédits photographiques :

Sauf mentions contraires, les photographies du numéro proviennent de collections privées.
Les photos des couvertures 1 et 4 sont de Christian Langlois.

La Société d'histoire de Charlevoix est membre de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec.

Les opinions émises dans la revue n'engagent que leurs auteurs.

Impression : LICO IMPRIMEUR

Tous droits réservés.
Société d'histoire de Charlevoix 2010.

Dépôt légal, 3^e trimestre 2010.
ISSN 0829-2183

Port de retour garanti. Envoi de publication.
Enregistrement no. 0728039.



L'incendie de l'Auberge Donohue de Pointe-au-Pic en avril 2010 est venu nous rappeler toute la fragilité d'une partie majeure du patrimoine bâti de la région de Charlevoix, celle qui est issue de la villégiature, particulièrement dans le secteur ou les environs immédiats du boulevard des Falaises. En quelques minutes, le feu a transformé un riche héritage en cendres. Cela n'est malheureusement pas un cas isolé. Les dernières années ont été marquées par un nombre important de drames du même genre. Il importe de trouver des solutions constructives afin de mieux se prémunir contre de nouveaux événements malheureux.

Que peut faire la *Revue d'histoire de Charlevoix* face à cette situation? Elle peut agir à sa manière habituelle en informant, en faisant réfléchir sur l'importance du patrimoine de notre région et sur la nécessité de sa conservation. À cet effet, nous publions dans cette édition un article de Godelieve De Koninck retraçant l'histoire d'un domaine du boulevard des Falaises, « Les Croûtes », et, surtout, toute la démarche de conservation d'hier à aujourd'hui de ce bâtiment unique comprenant, qui plus est, un ameublement signé par le célèbre menuisier de Pointe-au-Pic, Clément-Joseph Bouchard.

Malgré le regrettable incendie de l'Auberge Donohue, un autre bâtiment érigé à l'initiative de cette famille d'entrepreneurs subsiste dans l'arrière-pays charlevoisien à quelques kilomètres au nord de la ville de Clermont dans la zec Lac-au-Sable. Un texte que j'ai rédigé avec Serge Gauthier, en collaboration avec Mathias Dufour, retrace l'histoire inédite de ce secteur devenu dans les années 1920-1930 un club de pêche très prisé de la clientèle du Manoir Richelieu avant l'ouverture de celui de Sagard. Vers 1940, Joseph Timothée Donohue s'est fait construire un chalet au Deuxième lac des Marais qui, par un étrange retournement, est devenu la propriété du syndicat de sa propre usine en 1948.

En lien avec la parution en 2009 de son ouvrage *Contes, légendes et récits de la région de Charlevoix*, Serge Gauthier nous propose ensuite une présentation des femmes dans le corpus légendaire de notre belle région. Nous vous invitons chaudement à vous procurer ce livre essentiel à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire culturelle de Charlevoix.

Ce numéro comprend également des collaborations de Raymond Falardeau concernant le Bataillon de Charlevoix, des photographies tirées de la collection Yvon Brassard et une chronique du livre rédigée par Serge Gauthier.

En vous souhaitant, chers lecteurs et lectrices, une agréable lecture de ce numéro 66 de la *Revue d'histoire de Charlevoix*.

CHRISTIAN HARVEY

Directeur de la *Revue d'histoire de Charlevoix*

Table des matières

DES MAISONS CENTENAIRES ENCORE BIEN ANIMÉES	2
LA BATAILLON DE CHARLEVOIX ET LA MILICE CANADIENNE 1870-1901	7
LE CHALET DONOHUE AU DEUXIÈME LAC DES MARAIS : UNE MÉMOIRE RETROUVÉE	9
DAMES LÉGENDAIRES DE CHARLEVOIX	17
PHOTOS DE LA COLLECTION YVON BRASSARD	22
CHRONIQUE DU LIVRE	23

Des maisons *centenaires.* encore bien *animées*

Un jour, si vous faites une balade dans Charlevoix et que vous vous rendez à La Malbaie, empruntez comme tant d'autres le chemin des Falaises vers le Manoir Richelieu et découvrez les magnifiques maisons qui s'offrent au regard.

Sur ce même chemin, poussez votre exploration un peu plus vers le nord. Vous croiserez alors plusieurs auberges toutes aussi connues les unes que les autres et vous remarquerez tout à coup deux maisons à l'allure fort différente. Recouvertes de croûtes, plus précisément d'écorces de bois, elles ne ressemblent à aucune autre. Que font ces maisons au milieu de tant d'autres dont l'architecture est impeccable et impressionnante? Qui a eu l'idée de les construire? Elles semblent sorties d'un conte de fée ou d'une histoire de revenants, tant leur allure étonne et parfois même inquiète. Qui peut bien les habiter et s'y plaire?

UN COUP DE Foudre

Dès 1948, mon père nous amenait dans la région de Charlevoix. À cette époque, Félix-Antoine Savard nous prêtait son camp de bois rond à Baie-des-Rochers. Un camp des plus rustiques où nous passions dix jours à regarder les « marsouins » défilier en bandes, à pêcher le hareng avec un filet allongé dans l'eau, à ramer dans une vieille chaloupe et à marcher sur la grève. Le fleuve me fascinait et il m'a envoûtée pour la vie!

En 1973, nostalgique de cette région, des grands espaces, du fleuve qui, là, me donnait l'impression d'être au bord de l'océan, j'ai cherché un endroit où je pourrais amener mes enfants découvrir cette région du Québec à nulle autre pareille. Et voilà que je loue l'une des deux maisons – appelées par les gens de la

place « Les Croûtes » – celle qui est la plus près du fleuve. Nous nous installons environ une douzaine : mes enfants et quelques-uns de leurs amis. Il y a de la place pour tout le monde. Un grand salon, trois tables dans la salle à manger, des foyers, des galeries, un terrain pour jouer au ballon ou au baseball. Il pleut dix jours d'affilée, mais tout se passe bien. La brume dégage une atmosphère d'étrangeté et nous entendons les sirènes des bateaux au loin. Jour après jour, nous faisons des excursions : Cap-à-l'Aigle, les Palissades, les dunes de sable à Tadoussac. Le soir, ce sont les jeux de cartes, le Monopoly, etc. Le mois passe, je n'ai qu'une idée en tête : y revenir. Je suis tombée amoureuse de ces maisons. J'aime le grand air, la vue sur le fleuve, la brume du matin, les rôties du déjeuner sur le poêle à bois, la lecture devant un feu de foyer le soir. J'aime surtout l'espace qui permet à chacun de trouver un coin pour lire ou tout simplement jaser.

Comme par hasard, elles sont à vendre... Il faut acheter les deux parce qu'elles sont trop rapprochées l'une de l'autre. Deux maisons! C'est un peu trop. On me dit qu'elles avaient appartenu à deux sœurs américaines. Bonne idée. Je convaincs mes propres sœurs! En 1977, nous allons chez le notaire! Nous achetons les maisons de Jean-Pierre Warren, fils de Pierre Warren, propriétaire du Mur blanc, cette magnifique maison toute blanche où les chandeliers au mur nous rappelaient le château où Cendrillon était allée au bal...



La maison au bord du chemin, autrefois appelée « Canaan ».



La grande galerie face au fleuve de la maison « Canaan ».

UNE ARCHITECTURE DÉBRIDÉE

« Les Croûtes » attirent l'attention. Même qu'elles la retiennent. Les passants, qu'ils soient piétons, cyclistes, automobilistes, s'arrêtent et regardent. Parfois même, ils posent des questions, demandent à visiter, s'émerveillent devant l'énorme cheminée en pierres qui règne sur le terrain. Pourquoi cette curiosité? Dans le livre intitulé *Deux cents ans de villégiature dans Charlevoix*, le lecteur peut y trouver la réponse. Il y lira que :

l'usage des matériaux utilisés pour construire ces maisons, bruts, sans décoration, correspond au romantisme honnête des années 1920. Le rejet radical des manières hautaines, propres aux styles historiques, crée un maniérisme diamétralement opposé que l'on identifie à la mode Craftsman.

Regrouper des espaces de manière désordonnée sans égard aux proportions, c'est un peu l'impression que veulent donner les maisons des sœurs Gibert de New York. Ce retour aux sources du primitivisme nord-américain est l'expression d'une idée toute simple : se rapprocher de la nature qui régénère le citadin fatigué. Toutefois, on y trouve plutôt l'esprit que la lettre. Toutes les commodités modernes vont de pair avec ces maisons couvertes de croûtes des conifères de la région. Ces rejets d'épinettes sont laissés dans leur gloire naturelle avec l'écorce rugueuse apparente. Les bardeaux qui couvrent le toit sont aussi parfaitement vierges, car on laisse au climat le soin de leur donner la patine du temps. Avec leurs multiples cheminées de pierre des champs érigées de façon informelle avec le minimum de maçonnerie, ces maisons conservent ainsi toutes les qualités rustres des « camps » en bois rond. Les intérieurs sont réchauffés par les multiples foyers qui règnent en maîtres dans les pièces principales¹.



La maison « Canaan » et sa fascinante cheminée de pierres.

Elles auraient donc une mission en quelque sorte : témoigner du passé et rester en harmonie avec la nature.

UNE HISTOIRE À L'AMÉRICAIN

C'est à la fin du 19^e siècle que les Américains découvrent la beauté de Charlevoix. Les croisières en partance de New York mettent le cap sur Pointe-au-Pic. La mode se propage. De gros coffres de bois ou de cuir servent au transport des vêtements portés lors de réceptions ou de rencontres informelles.

1. Dubé, Philippe avec la collaboration de Jacques Blouin, photographe, *Deux cents ans de villégiature dans Charlevoix*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 231-232.



Bird's Eye View of Point au Pic and Cottages on Boulevard Road

Les grands jardins des sœurs Gibert.

Il y a aussi l'équipement de golf, sport qui se pratique sur le terrain du Murray Bay Golf Club. Le soir et la nuit, les vaches y paissent; le jour, l'élite prend d'assaut les verts. La tondeuse bruyante n'a pas encore fait son apparition. L'appétit des vaches fait le travail aussi bien.

Un dénommé William Howard Taft fait partie des Américains qui tombent amoureux de la région et de son mode de vie estival. Pendant quarante années, il élira son domicile d'été à Pointe-au-Pic, mis à part les quatre années de son mandat présidentiel s'échelonnant de 1909 à 1914.

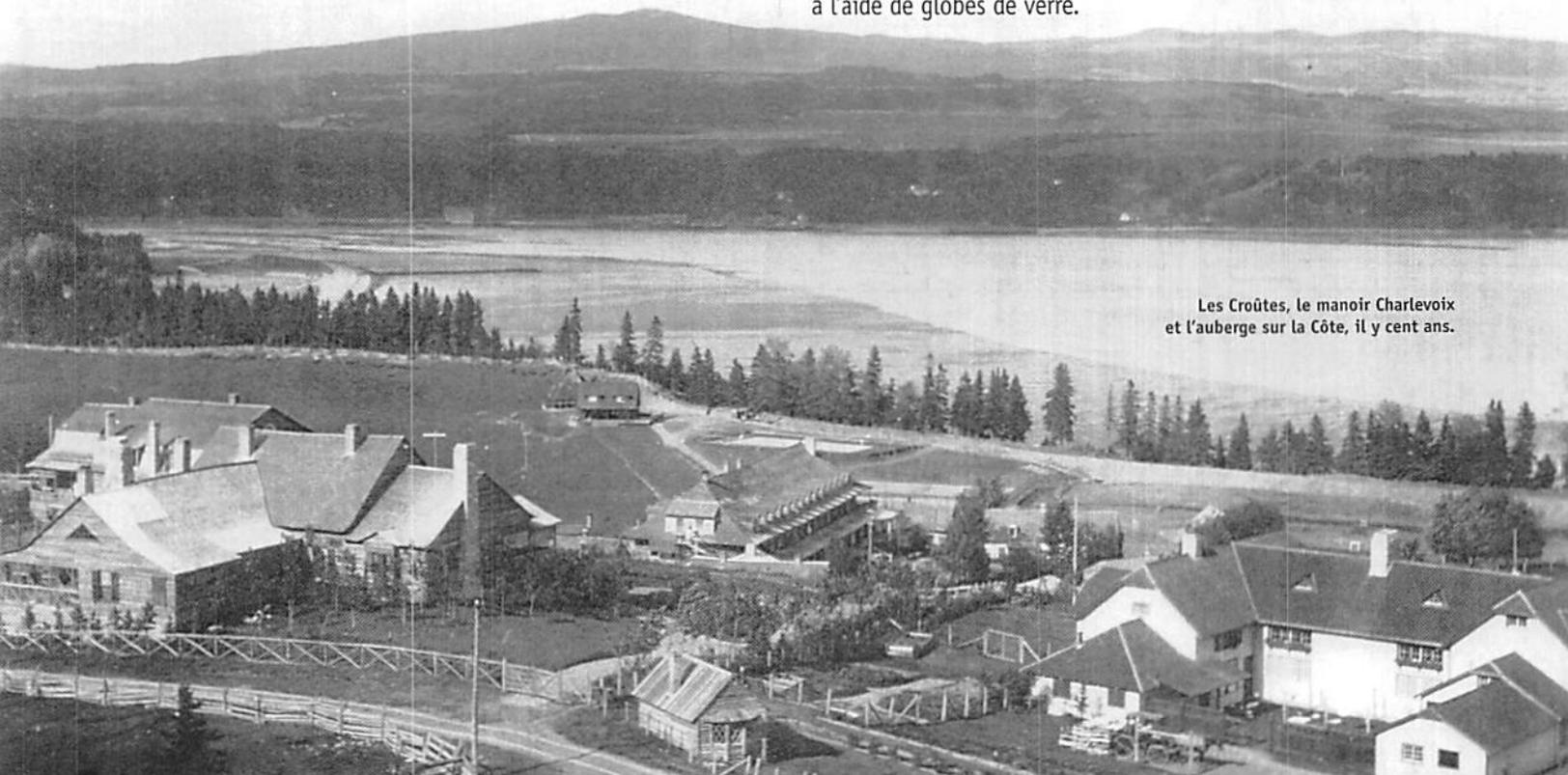
C'est ainsi que toute une population d'Américains prospères migrera à La Malbaie et dans ses environs pour les vacances d'été, plus précisément au mois d'août, fuyant la chaleur et l'humidité de New York.

Parmi cette colonie d'estivants se trouvent les sœurs Gibert, Gertrude et Eugénie. Leurs coffres de voyage portent encore leurs initiales gravées et servent maintenant à ranger les couvertures et les oreillers quand vient le temps de fermer les maisons pour l'hiver.

Chacun veut rivaliser d'originalité pour la construction de son «chalet». L'architecte Charles Warren est le maître d'œuvre de la plupart des résidences somptueuses que l'on découvre un peu partout dans la région mais plus particulièrement concentrées sur le chemin des Falaises. Est-ce lui qui a dirigé la construction des Croûtes, appelées à cette époque le Cottage Canaan et le Cottage St-Antoine? Il a été impossible de le vérifier mais une chose est certaine : leur taille et la recherche du confort qui s'y manifeste est semblable à ce qui peut s'observer dans les autres propriétés. Seul leur extérieur, reflet d'une nature plus frustre, les démarque.

Les sœurs Gibert ont donc passé plusieurs années dans ces maisons reliées entre elles par une passerelle leur permettant de se rendre visite les jours de pluie sans se faire mouiller. Elles possédaient un très vaste terrain dont une grande partie constituait un immense potager. Ce dernier offrait un spectacle digne des plus belles exploitations agricoles.

On raconte que les sœurs Gibert et leur voisine, madame Binsse (l'Auberge sur la Côte), cultivaient des légumes, des fines herbes et des fruits d'une grande beauté qu'elles aimaient offrir aux nombreux convives qui partageaient leur table. Elles pratiquaient aussi des greffes d'arbres, de fleurs et contrôlaient la pollinisation à l'aide de globes de verre.



Les Croûtes, le manoir Charlevoix et l'auberge sur la Côte, il y cent ans.

Dernièrement, j'ai appris qu'une pièce annexée à la cuisine dont je ne comprenais pas l'usage était un endroit réservé à la préparation des bouquets de fleurs pour garnir la maison. Au fil des années, des parcelles de leur immense terrain ont été vendues jusqu'à ce qu'il atteigne ses dimensions actuelles. Rapidement, de nouvelles demeures ont été construites tout autour.

D'UN PROPRIÉTAIRE À L'AUTRE

En 1907, Minna Grosvenor avait acheté des terrains de Rodolphe Culver, courtier de New York. Ses voisins, Charles Warren et François Boulianne, conservent cependant le droit de récolter les pommes de terre qu'ils y ont plantées. Puis en 1917, madame Grosvenor lègue par testament sa propriété à son amie Gertrude Gibert et à ses héritiers. Cette dernière va alors procéder à un échange avec Jessie Chamard, hôtelière, et obtiendra, contre une section au bas de la falaise, une section située au haut de la falaise où étaient les deux cottages, désignés alors Saint-Antoine et Canaan. Leurs rapports devaient être très amicaux puisqu'un escalier de 100 marches reliait les deux propriétés à travers la falaise et que, de surcroît, une bécoteuse permettait aux amoureux du moment de profiter de la beauté des lieux. L'hôtel Chamard servant des repas, la famille Gibert en profitait pleinement, n'ayant qu'à dévaler les marches pour s'y rendre. Que de temps épargné pour se consacrer à sa passion : le jardinage!

Les deux sœurs Gibert décèdent en 1933. En 1962, leurs héritiers vendent leurs propriétés à Jean-Pierre, fils de Pierre Warren. C'est de lui que mes sœurs et moi avons acheté les maisons en 1977. Avant que nous n'en devenions propriétaires, elles étaient louées pour la saison, ce qui m'avait fourni l'occasion de les découvrir.

UN INTÉRIEUR AUSSI CONFORTABLE QUE POÉTIQUE

S'il est une qualité que l'on puisse attribuer aux deux maisons, c'est leur charme naturel allié au bon goût. Les meubles ayant été fabriqués par Clément-Joseph Bouchard, artisan local, et ses fils, ils sont à l'image des meubles d'inspiration américaine; encore maintenant, ils conservent leur fini naturel.



Planification d'une autre journée bien remplie.

Les chaises comme les lampes dans les salons peuvent s'ajuster au gré du lecteur. Une douzaine de chambres (pour les deux maisons) dotées chacune de commodes s'alliant à des lits de bois ou de fer et à des tables de nuit sont des lieux de repos appréciés. Des armoires suspendues habillent les murs de diverses pièces et servent de vaisseliers dans les salles à manger ou de bibliothèques dans les chambres et les salons. Elles sont par ailleurs encore garnies d'anciens livres aux belles reliures, ornés de photos de fleurs, séparées les unes des autres par des feuilles de papier de soie et accompagnées de renseignements sur les méthodes de jardinage. Les nombreux foyers, encore tous fonctionnels, sont une des sources principales du confort parfois ébranlé par les grands vents et les pluies légendaires de cette région. Chaque maison est dotée d'un poêle à bois encore très apprécié. Dans la maison qui borde le chemin des Falaises, la section autrefois destinée aux servantes est maintenant réservée aux jeunes qui y trouvent une atmosphère particulière, propice aux échanges de secrets.

Les maisons avec la passerelle qui les reliaient.



On ne peut passer sous silence les immenses galeries qui permettent de rester dehors même si la pluie se fait persistante plusieurs jours d'affilée. Faisant face au fleuve, elles servent de pistes de courses aux tricycles, d'abris pour les séchoirs à linge et de lieux de discussion ou de lecture. L'ajout d'une table de ping-pong à l'abri de la pluie fait le bonheur des adolescents qui peuvent y exercer leur talent peu importe la température. Les adultes, pour leur part, profitent du paysage et du confort offerts par d'anciennes chaises de bois.

LA VIE MODERNE AUX « CROÛTES »

Pour plusieurs, ces deux maisons semblent sortir du temps, faire partie d'un autre siècle, voire même être abandonnées. Il y a de cela plusieurs années, quand le Manoir Richelieu était la propriété de Raymond Malenfant, une charrette pleine de foin et de touristes passait devant les maisons tous les jours et le conducteur clamait : « Regardez à votre droite, deux maisons hantées... encore habitées... ». Leurs habitants, c'était nous!

Puis, avec les années, les chemins se séparant, je restai seule propriétaire avec mes sept enfants. Quoi faire? Vendre? Pourquoi se serait-on séparé de cet endroit où nous étions si bien et où nous avons investi temps et argent? Nous avons refait nous-mêmes les toits en bardeaux de cèdre comme à l'origine, solidifié la structure des deux maisons. Les foyers étaient sécurisés, les poêles à bois fonctionnaient à merveille. Les murs intérieurs et les meubles avaient conservé leur état d'origine. Aucune peinture n'était venue occulter leur beauté naturelle. De temps à autre, un peu d'huile de lin avait permis de ranimer certains endroits trop utilisés. Impossible de mettre fin à cette belle aventure!

Un mariage en plein juillet.
Il y a de la place pour tous.

Mes enfants et moi, nous avons décidé de garder les maisons. Ils allaient m'appuyer en me consacrant du temps et en contribuant financièrement. C'était en quelque sorte devenu notre projet, notre patrimoine, lieu d'ancrage familial. D'ailleurs quelques-uns d'entre eux s'étaient mariés à La Malbaie et les maisons avaient accueilli parenté et amis venus célébrer leur union.

Nous sommes en 2010. Dix-neuf petits enfants assurent la pérennité de l'endroit. Les Croûtes sont devenues le lieu de rassemblement des plus jeunes dans le carré de sable, d'autres perchés sur les balançoires ou juchés dans les cabanes dans les arbres, des adolescents pour jouer aux cartes, finir un travail scolaire ou discuter de leur avenir, de leurs parents contents de se retrouver et de leurs grands-parents qui, après toutes ces années, aiment de plus en plus ce grand coin de paradis.

L'auteure tient à remercier Marie-Caroline Saulnier pour son aide à la recherche de documents.



Quelques petits-enfants (maintenant grands) prêts pour une journée de plaisir.



Le Bataillon de Charlevoix et la milice canadienne

1870 - 1901

L'histoire du Québec et du Canada sera toujours associée de près ou de loin à son passé militaire. Dès la naissance de la Nouvelle-France, des armées allaient s'affronter pour définir les frontières de ce nouveau continent et l'enjeu en serait la « terre ». De grands noms s'illustrèrent sur ces théâtres d'opérations comme Frontenac, Montcalm, De Salaberry pour n'en mentionner que quelques-uns.

LES ORIGINES DE LA MILICE

Pour bien comprendre le sujet de cet article, le Bataillon de Charlevoix, il faut d'abord connaître les origines de la milice. Au lendemain de la Conquête anglaise en 1760 avec le péril américain qui s'annonçait, la nécessité d'assurer la défense des nouveaux territoires s'avérait cruciale. Les officiers réguliers de l'armée britannique en manque d'effectifs levèrent des bataillons de défense territoriaux invitant la population mâle de 18 à 35 ans à joindre ces unités en promettant une certaine rémunération non négligeable pour l'époque. Il faut bien considérer que les budgets requis pour la levée de cette armée privée provenaient non pas du gouvernement mais bien de l'instigateur lui-même; il y avait évidemment une part d'intérêt personnel car dans certains cas ils allaient assurer la protection de leurs domaines nouvellement acquis. Pour Charlevoix, le capitaine John Nairne serait le commandant des milices régionales sous ce mode d'opération.

UN DÉBUT NÉBULEUX

L'origine du Bataillon de Charlevoix est obscure. Mal organisées administrativement, ces unités de milices autofinancées ne gardèrent que peu d'archives et c'est pourquoi il n'y a qu'une date officielle connue de sa fondation qui est le 19 octobre 1870. Mais certaines archives relatant des opérations datant de 1862 mentionnent que le major Thomas John Reeves du Bataillon de Charlevoix¹ serait désigné commandant du régiment Royal Rifles qui a été fondé à Québec le 28 février de cette même année, donc confirmant l'existence d'un régiment à cette période. L'armée britannique désirant se retirer du Canada, c'est dans l'acte de la confédération que l'on retrouvera une clause établissant une défense purement canadienne.

Mieux organisés dès 1870, les bataillons de milices comme celui de Charlevoix purent obtenir de meilleurs équipements dont des uniformes et des armements standardisés consistant en des carabines à poudre chargeables par le canon de marque « Lee & Field ». Les miliciens du temps recevaient un uniforme mais devaient acheter leur arme de service pour accéder au bataillon.

La milice canadienne vers 1880.
Photo : Archives Musée des
Voltigeurs du Québec.

1. *The Canadian Defense Gazette*, 15 novembre 1930.



LA VIE DANS LA MILICE DE CHARLEVOIX

L'uniforme d'époque était inspiré de la tradition militaire britannique : il se composait d'une vareuse de couleur rouge écarlate ornementée de broderie sur les manches, le pantalon était noir ou bleu marine avec sur le côté une ligne rouge. Le tout était en laine, ce qui selon nos critères actuels apparaît très inconfortable mais en contrepartie résistant. Le couvre-chef pouvait varier, il dépendait du budget disponible : dans certaines unités, le « pills box » qui n'était qu'un petit chapeau rond complétait le costume. Également le « glengarry » d'inspiration écossaise sera porté, et bien souvent on pouvait retrouver les deux styles dans le même bataillon.

Le Bataillon de Charlevoix comportait cinq compagnies : Baie-Saint-Paul, Les Éboulements, Saint-Urbain, Isle d'Orléans et Chicoutimi. Chacune de ses unités devait se réunir habituellement deux fois par mois dans le sous-sol de l'église du village pour y effectuer un entraînement de base comme la marche au pas ou la lecture de cartes. Également des séances de tir de précision se tenaient et, comme le tout se passait normalement le samedi, on en profitait pour échanger et boire un peu après les pratiques, en l'absence des épouses retenues par leurs occupations ménagères.

On comprend que le rôle d'une force armée est de servir dans une éventuelle guerre, mais au 19^e siècle la milice était aussi appelée à assister le pouvoir civil pour combattre les incendies, maintenir l'ordre en période d'élections, garder les prisons lors des grèves et encore bien d'autres choses.

Le Bataillon de Charlevoix, lors d'une réforme du 5^e district de la milice canadienne, fut fusionné le 29 septembre 1882 avec le Bataillon de Kamouraska pour devenir le 88^e Bataillon de Kamouraska et Charlevoix. La crainte d'une invasion américaine étant disparue, le ministère de la Guerre dissout cette unité le 1^{er} mai 1901. À l'image des Vingt et Un qui quittèrent Charlevoix pour développer le Saguenay, le régiment laissa dans son sillage une compagnie à Chicoutimi : le 88^e devint l'ancêtre du Régiment du Saguenay actuel.

La musique du Bataillon de Charlevoix.
Photo : MDN.



Le chalet *Donohue* au Deuxième lac des Marais : une mémoire retrouvée

Subsiste dans Charlevoix, contre vents contraires, un riche patrimoine bâti et naturel dont la fragilité manifeste inquiète actuellement à la lumière d'éventuels développements dans le secteur du Deuxième lac des Marais à quelques kilomètres au nord de la ville de Clermont.

Ce site historique devenu dans les années 1920 un club de pêche notamment pour la clientèle du Manoir Richelieu, voit l'apparition au début des années 1940 d'un chalet érigé par la famille Donohue à l'origine de l'importante entreprise charlevoisienne et québécoise. Ensuite, au fil d'un étrange scénario, le bâtiment devient la propriété du Syndicat des travailleurs de la Donohue de Clermont. En 2007, le chalet Donohue est vendu à l'Association loisirs et plein air des Marais inc., un organisme chargé de la gestion de la zec Lac-au-Sable, qui en entreprend la rénovation afin d'accueillir, dans un site unique, de nouveaux visiteurs.

UN SITE NATUREL EXCEPTIONNEL

Au nord de la ville de Clermont, sur le territoire de la zec Lac-au-Sable, se trouve un site naturel exceptionnel : le Deuxième lac des Marais. Son accès y est aujourd'hui aisé, tout au plus 10 minutes. Pour s'y rendre, il s'agit d'emprunter une route de terre suivant en partie le tracé de l'ancien chemin des Marais (officiellement ouvert en 1862 mais d'usage antérieur) afin d'établir un lien terrestre plus rapide entre les régions de Charlevoix et de Saguenay.

Cette route rapidement délaissée demeure malgré tout une voie de communication unique avec l'arrière-pays charlevoisien dont on tire parti au 20^e siècle.

Le Deuxième lac des Marais constitue le second « élargissement vers la source de la rivière Snigole laquelle se décharge dans la rivière Malbaie¹ ». Selon la Commission de toponymie du Québec :

« le toponyme "Deuxième lac des Marais" est mentionné sous la forme "2^e lac des Marais" sur le "plan d'une certaine ligne de chemin des Marais [de Sainte-Agnès jusqu'au Saguenay]", de 1864, de l'arpenteur Jean-Célestin Desmeules. Le mot marais désigne un étang fort peu profond, partiellement habité par la végétation.² »

1. Voir site web de la Commission de toponymie du Québec : www.toponymie.gouv.qc.ca.

2. Ibid.

Chalet Donohue au tournant
des années 1970.



Malgré une appellation évoquant une zone marécageuse, ce plan d'eau magnifique impressionne par son cadre enchanteur encaissé au centre d'une étroite brèche au cœur du massif laurentien. Les villégiateurs venant dans la région utilisent bientôt ces anciens chemins vers le Saguenay afin de se rendre dans l'arrière-pays charlevoisien pour y pratiquer des activités récréatives de chasse et de pêche.

LES CLUBS DE CHASSE ET PÊCHE

En 1885, l'État québécois instaure un régime de location des terres et lacs publics à des fins récréatives permettant de financer – en théorie – les activités de préservation de la nature. La mesure désire néanmoins alors attirer sur les terres domaniales québécoises de riches sportsmen américains et canadiens-anglais³. Les clubs privés de chasse et de pêche à partir de ce moment fleurissent dans l'arrière-pays charlevoisien, principalement dans les secteurs des Grands Jardins et des Hautes Gorges de la rivière Malbaie. Le plus ancien de ces territoires privés loués, le Club de La Roche, est créé en 1890 par l'écrivain torontois William Hume Blake (1861-1924). Mais, bien que moins bien documentés, d'autres clubs prennent naissance dans le secteur de l'actuelle zec Lac-au-Sable au 20^e siècle comme le Club Saint-Étienne des Monts, animé par Louis-Philippe Dufour, Félix-Antoine Savard et Élie Dufour, ou celui des Lacs Desbiens de Joseph Desbiens (Thaddée) dont on retrouve la trace dans un document touristique datant de 1934.

3. Christian Harvey. « Les Grands-Jardins.

Territoire de création des peintres de la Norditude », *Revue d'histoire de Charlevoix*, 59 (Juin 2008), p. 6-7.

4. s. f. Espèce de traîneau grossier, à patins non ferrés, dont on se sert surtout pour transporter des provisions de bouche dans les bois.

Chalet de Joseph « Piton » Desbiens
au Premier lac des Marais en 1928 (haut)
et en 1929 (bas).

LE CLUB DE JOSEPH « PITON » DESBIENS

Au début des années 1920, Joseph « Piton » Desbiens (1894-1964), fils de Thaddée Desbiens, obtient un bail de location à son profit pour un territoire de 12 milles carrés comprenant le Premier et le Deuxième lac des Marais. Celui qui fut le premier maire de Clermont (1935-1937; 1939-1940) mène divers travaux notamment à titre de contremaître à l'usine des Donohue en opération au départ seulement quelques mois par année et comme contracteur ou « jobber » pour les opérations forestières. Selon son fils Jean-Paul, Joseph Desbiens construit un chalet au Premier lac des Marais vers 1927 pour y pratiquer principalement la chasse aux lièvres pour son propre compte. Il décide ensuite de « truite » le Premier lac des Marais afin d'attirer une clientèle touristique dans un site d'un accès plus rapide que les Grands Jardins ou les Hautes Gorges, à peine à 10 milles de Clermont.

Joseph Desbiens déplace en « bacagnole⁴ » de la truite du Troisième au Premier lac des Marais. L'opération est un grand succès puisque la pêche est dès lors excellente avec des prises pouvant aller jusqu'à 3 ou 4 livres (1,3 à 1,8 kg). Ses fils Jean-Paul et Georges se souviennent de pêches « miraculeuses » et de boîtes à beurre remplies à ras bords de truites. L'abondance du poisson intéresse la clientèle.



Le Manoir Richelieu, en opération depuis 1900, attire chaque année une importante clientèle venue de Montréal, Toronto et la Nouvelle-Angleterre. À la recherche de la nature, elle est attirée par les pique-niques et baignades à la chute Nairne (Clermont) dès la fin du 19^e siècle dans le secteur du Deuxième trou connu aujourd'hui sous le nom des chutes à Pit Côté. La pêche est un loisir fort prisé. Joseph Desbiens se fait alors un point d'honneur d'attirer cette clientèle dans un site magnifique, pas trop loin de Pointe-au-Pic, pour un périple de quelques jours. Les visiteurs forment bientôt une partie majeure de sa clientèle. Certains prennent même des photographies de leurs expériences en forêt et envoient les clichés à leurs hôtes.

L'expérience est certes rustique et c'est justement ce qui est recherché. À l'origine, la route vers le camp s'étend sur environ 10 milles à partir de Clermont. L'accès s'y fait à partir d'une route située, dans sa première section, près du parc Boulianne à Clermont et son parcours serpente au creux des montagnes. Les pêcheurs sont amenés en bogey, tiré par des chevaux, vers le Premier lac des Marais. Quelques années plus tard, la construction d'une route par la compagnie forestière D'Auteuil Lumber facilite l'accès au chalet. Selon les témoignages, les visiteurs y passent de 2 ou 3 jours à une semaine, la location se faisant selon un tarif journalier.

L'été, on peut loger 8 personnes au chalet principal, 4 dans un autre camp au Premier lac et la famille Desbiens peut, pour sa part, demeurer dans un autre petit camp. Selon Jean-Paul Desbiens, Joseph Desbiens accueille aussi à son lac des gens de la région et des amis comme le Dr Paul-Émile Paquin et le dentiste Gérard Lapointe de La Malbaie. L'abbé Félix-Antoine Savard, curé de Clermont de 1931 à 1945, s'y rend quelques fois pêcher en n'oubliant pas toutefois de traîner avec lui de lourdes boîtes de livres.

D'AUTRES ACTIVITÉS DE JOSEPH DESBIENS

À la même époque, Joseph Desbiens s'occupait des lacs de Mme Cabot (lacs des Cœurs, à Moïse et à Jos) situés dans le secteur du Deuxième lac des Marais. Selon les témoignages, elle s'y rendait deux fois par année et c'est Joseph Desbiens qui s'occupait de l'organisation de cette véritable expédition qui se faisait à pied en devant gravir une montagne très à pic avec de lourds fardeaux sur le dos. Ces lacs avaient été eux aussi « truités » au préalable par Piton Desbiens qui montait avec des canisses sur le dos. Mme Cabot avait un petit chalet au lac à Moïse. Là aussi, la compagnie D'Auteuil Lumber a endommagé le secteur du lac à Joe, ce qui a entraîné une perte d'intérêt envers ce site.

Lac vu du Mont Elie A lake from Mount Elie



Chasse et Peche Hunting & Fishing
CLUB ST-ETIENNE des MONTS

15 LACS Altitude: 2-3000 15 LAKES

BONS CHALETS	GOOD CAMPS
Excursions de pêche à la GROSSE TRUITE d'une semaine et plus à travers la plus belle forêt de Charlevoix.	Big Trouts, Fishing parties and excursions of a week or more organized. Most beautiful sceneries in the Province.
ALPINISME	ALPINISM
Surtout: Prix raisonnables.	Most reasonable rates.
S'adresser à:—	Apply to

Elie Dufour

CHUTE NAIRN, LA MALBAIE.

Tel. Nos. 249 — 36 — 167H

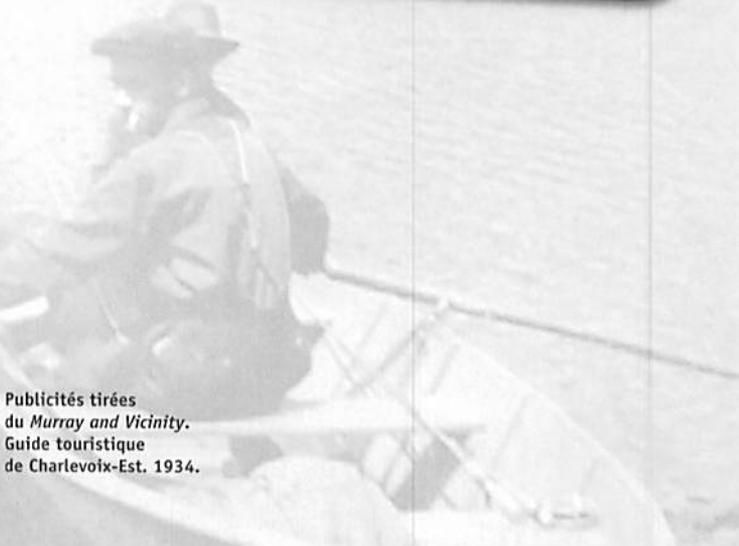
Phone: 169F La Malbaie

DESBIENS' LAKES
 Hunting and Fishing
 10 Miles from Nairn Fall
 Excellent Guide. - Splendid region.
 Three lakes.

LACS DESBIENS
 Bon camp, excellent guide, belle région.

— — —
JOSEPH DESBIENS, "Thaddée"
 Nairn Fall

La Malbaie. Charlevoix.



Publicités tirées du Murray and Vicinity. Guide touristique de Charlevoix-Est. 1934.

Au Troisième lac des Marais se trouvait J.P. Rodrigue, dirigeant montréalais de la Canada Packers, un géant dans l'industrie de l'alimentation. Le Club Rodrigue, officiellement formé le 16 novembre 1945, témoigne de cette présence. C'est Joseph Desbiens qui a bâti, quelques années après le sien, un chalet pour J.P. Rodrigue en bois rond (aujourd'hui disparu) et un autre au lac des Sables (toujours là).

Mais les bonnes années passent vite et les activités périclitent grandement avec la perte de la lucrative clientèle du Manoir Richelieu qui invite bientôt ses visiteurs à se rendre à son propre camp de pêche situé dans le canton de Sagard, aujourd'hui propriété de l'homme d'affaires Paul Desmarais. Voilà sans doute la principale raison qui pousse Joseph Desbiens à céder son bail à Timothée Donohue au début des années 1940.

JOSEPH TIMOTHÉE (TOMMY) DONOHUE

La famille Donohue a joué un rôle majeur dans l'histoire de Clermont et de la région de Charlevoix. En 1914, Joseph Timothée (1877-1947) et Charles Donohue (1881-1958), tous deux issus d'une famille irlandaise et catholique de la ville de Québec, influencent la relance de l'usine de pâte mécanique à la chute Nairne (aujourd'hui Clermont) tombée en faillite en décembre 1912 en prenant possession des deux tiers des actions d'une nouvelle entreprise sous leur contrôle. Timothée se charge dès lors de la gestion des ventes et son frère Charles, des opérations forestières. Le Krach économique de 1929 devient pour la Donohue une occasion unique dans les années 1930 de prendre pied dans l'industrie des pâtes et papiers alors que la concurrence peine à se relever.

Résidant à Québec sur la Grande Allée, Timothée Donohue se fait construire une résidence d'été en 1921 selon les plans de l'architecte charlevoisien Jean-Charles Warren. Cet édifice patrimonial a malheureusement été la proie des flammes en avril 2010. En 1942, Timothée Donohue a 65 ans lorsqu'il décide, comme son frère Charles, de prendre sa retraite de la direction de la compagnie afin de laisser la place à ses deux fils Mark et Georges. Cela lui permettra de se détendre dans le chalet qu'il s'est fait construire quelque temps auparavant au Deuxième lac des Marais.

Joseph Timothée Donohue
(1877-1947).



Pêcheurs au tournant
des années 1930.



CONSTRUIRE UN CHALET

Ce chalet, pavillon rustique de chasse et de pêche, se démarque toutefois du simple abri ou camp érigé avec une économie de moyens par quelques chasseurs ou pêcheurs. La structure du bâtiment de forme carrée se compose de billes d'arbres, équarris à la hache, enchevêtrées les unes sur les autres et isolées entre elles par de l'étope. La bâtisse comprenait à l'origine une salle de bain, 2 ou 3 chambres, une cuisine et, un peu plus tard, au centre du bâtiment, l'âtre d'un poêle à bois. Les fenêtres et les portes, encore là, sont sans aucun doute le fruit du travail d'un menuisier expérimenté avec leurs verrous spécialement construits pour ce chalet. Jointe au chalet, se trouve la résidence du gardien comprenant elle aussi ses nécessités. La construction ne vise pas à une fréquentation hivernale de toute façon difficile à l'époque. On achemine l'eau de la côte à Moïse avec des tuyaux en bois. Timothée Donohue voit même à l'électrification de son chalet par le harnachement d'un petit ruisseau du secteur. Un garage situé tout près rappelle que le propriétaire se rendait en automobile jusqu'à sa propriété du Deuxième lac des Marais.

Selon les témoignages, les travaux de construction du chalet au Deuxième lac des Marais se déroulent vers 1940 sous la supervision de Joseph Desbiens. Ulysse Lavoie de Saint-Aimés-des-Lacs se charge de l'équarrissage à la hache du bois nécessaire au bâtiment. Richard Belley, Émile Belley et leur père construisent pour leur part la maison. Originaires de Pointe-au-Pic, ils construisent plusieurs résidences dans le secteur du boulevard des Falaises et ils possèdent une boutique à bois dans la côte Bellevue.

Excursions de pêche dans les années 1970.

FRÉQUENTATION PAR LES DONOHUE

Selon les témoignages, Charles Donohue fréquente peu ou pas les lieux. Seule la famille de Timothée Donohue et quelques amis se rendent au chalet dans une auto conduite par son chauffeur, un dénommé Barrette. L'affaire est parfois aventureuse alors qu'il faut côtoyer des pâturages et qu'une vache semble bloquer la route à plusieurs reprises. Timothée Donohue parle même d'une « vache communiste » voulant nuire à l'entrepreneur capitaliste qu'il était. Un habitué du lieu semble être Louis-Joseph-Adjutor Amyot, propriétaire de la Dominion Corset à Québec et villégiateur l'été à sa résidence du boulevard des Falaises (aujourd'hui Auberge les Sources). Jean-Paul et Georges Desbiens se souviennent également d'activités au chalet car la famille s'occupe de l'entretien du bâtiment. Des banquets sont organisés, auxquels participent « de beaux messieurs et de belles mesdames » notamment des militaires car Timothée a le titre de colonel dans l'armée canadienne.

En bout de ligne, Timothée ne se rend à son chalet que quelques années, tout au plus 4 ou 5 ans. À la fin de sa vie, il ne veut plus s'y rendre, probablement pour des raisons de santé. Un événement familial s'y déroule en juillet 1945 : Thomas Donohue, fils de Mark, se souvient d'avoir célébré son 5^e anniversaire de naissance au chalet du Deuxième lac des Marais. Son grand-père va décéder deux ans plus tard, en 1947.



DU PATRON AU SYNDICAT : LE CLUB DES MARAIS

L'histoire du club privé de pêche des Donohue connaît par la suite une voie quelque peu inédite. Le 11 février 1948, le Club des Marais est officiellement incorporé et les demandeurs proviennent du personnel de cadres de l'entreprise Donohue. Plus d'un mois plus tard, le 23 mars, la « Compagnie Donohue Limitée par son représentant cède et transporte en faveur du Syndicat tous ses droits, privilèges et obligations compris dans les présents baux ». Le transport des droits est approuvé le lendemain, à Québec, par le sous-ministre de la Chasse et de la Pêche. Le Syndicat catholique des travailleurs de la Donohue devient alors l'unique propriétaire du bail sur ce territoire de 12 milles carrés et du chalet de leur ancien patron. Qu'est-ce qui explique cette situation?

Dans un premier temps, sans doute une volonté de demeurer en bons termes avec l'association de travailleurs fondée en 1935 par Lucien Gaudreault avec l'appui de l'abbé Alfred Bergeron.



Chalet au lac à Jos.

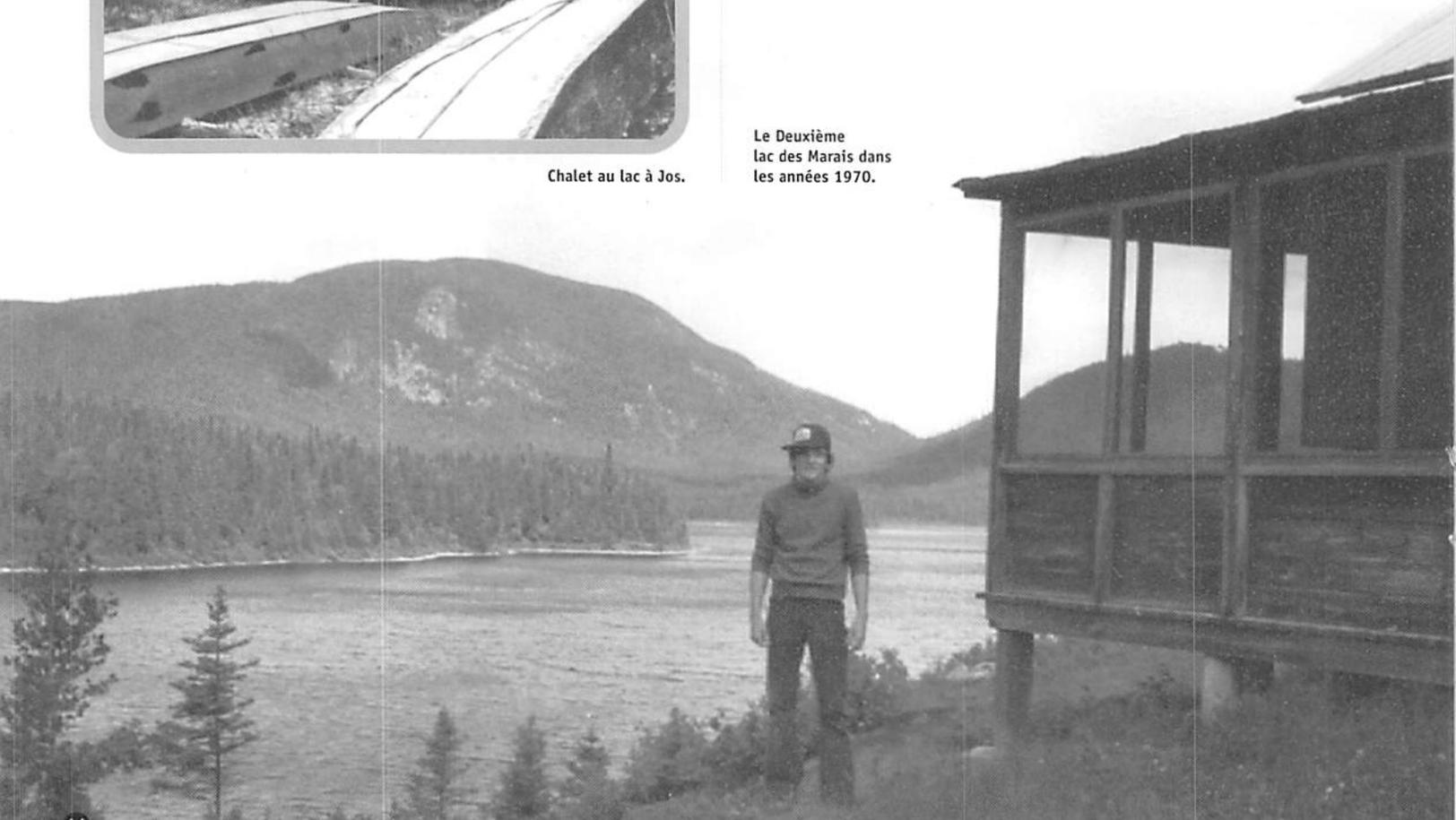
Les revendications de l'organisation font tranquillement leur chemin afin de tirer parti des bénéfices croissants de l'usine de Clermont avec des augmentations salariales à la pièce et, surtout après l'adoption de la Loi sur les relations ouvrières en 1944, en signant en 1945 une première convention collective qui balise les relations entre travailleurs et patron.

Plus simplement, il appert que les fils de Timothée Donohue, Mark et Georges, se trouvent moins intéressés à se rendre au chalet du Deuxième lac des Marais en raison des activités forestières de la compagnie D'Auteuil Lumber qui ont sensiblement nuï à la quiétude du lieu avec le passage de nombreux camions. Les Donohue se tourneront par la suite vers les Hautes-Gorges de la rivière Malbaie, un secteur plus paisible.

Au début des années 1950, une kyrielle de petits chalets sont érigés au Club des Marais et au Club Rodrigue, particulièrement au Premier lac des Marais. Commence alors, telle une sorte de migration grégaire, le pèlerinage annuel des familles de Clermont : les Desbiens, les Martel, les Bergeron, les Fortin et toutes les autres, les parents, les amis, les amis des amis, des parties de pêche bien arrosées faites sous le signe de la jovialité! Sans doute un premier pas vers une démocratisation des grands espaces fauniques dévolus jusque là à une caste.

L'instauration du système de zec (Zone d'exploitation contrôlée) en 1978 pour les terres du domaine public, mettant fin au régime des clubs privés, demeure un jalon important vers cette démocratisation de l'accès à la forêt québécoise.

Le Deuxième lac des Marais dans les années 1970.



Forts d'une administration démocratique et d'une fréquentation populaire, les clubs des Marais et Rodrigue sont réunis à cet effet, en 1978, afin de former un organisme sans but lucratif chargé de la gestion de la nouvelle zec. Quelques semaines plus tard, une entente est trouvée avec les représentants de clubs privés, le groupe SACERF de Charlevoix-Est, ayant la même volonté de gestion. Ainsi, le 26 avril 1978, lors d'une première assemblée, on s'entend pour former un comité provisoire de 20 membres; le conseil d'administration passe ensuite à 17 membres et leur nombre est de 9 aujourd'hui.

Malgré les craintes exprimées par les tenants du maintien des clubs privés, le saccage appréhendé ne s'est jamais matérialisé. 32 ans plus tard, la faune halieutique se porte fort bien avec des prises de 90 000 poissons bon an mal an. La grande faune quant à elle n'a jamais été aussi prolifique. Un succès à tous égards! La mise en place de la zec Lac-au-Sable a permis l'ouverture au plus grand nombre, dans un souci de conservation de la nature, de cette partie unique de la région de Charlevoix pour le plus grand plaisir des pêcheurs et des chasseurs.



Famille de Marcellin Brassard en septembre 1957.

UNE NOUVELLE MISE EN VALEUR

Le 12 juillet 2007, le chalet Donohue est vendu à l'Association loisirs et plein air des Marais inc., un organisme chargé de la gestion de la zec Lac-au-Sable dans le but d'en sauvegarder la vocation démocratique et de conserver ce patrimoine bâti. Des travaux de rénovation ont été menés depuis afin d'accueillir des visiteurs dans ce bâtiment patrimonial important. Mais de futurs projets viennent potentiellement fragiliser ce milieu naturel unique avec la construction possible d'éoliennes. Il faudrait pourtant, sans nul doute, conserver le cachet unique de ce site particulier dont la mémoire retrouvée émerge enfin à nouveau.

Cet article a pu être rédigé grâce notamment aux souvenirs de Jean-Paul Desbiens d'Alma et de Georges Desbiens de La Malbaie, fils de Joseph « Piton » Desbiens.

Nous voulons saluer la mémoire de Jean-Paul Desbiens, décédé le 24 mars 2010, quelques semaines après que nous l'ayons rencontré pour la rédaction du présent article.



Barrage du Deuxième lac des Marais en juillet 1963. Il fut détruit par la crue des eaux à la fin des années 1960.



Le Syndicat des travailleurs du papier de Clermont

est heureux de participer à la publication

de ce numéro de la *Revue d'histoire de Charlevoix.*

Entente de développement culturel de la MRC de Charlevoix-Est



Culture, Communications et Condition féminine Québec



Excursion de pêche.



Au Deuxième lac des Marais en juin 1963.



Prises de truites au lac à Joe.

SUR LES PISTES DE MENAUD

Dans quelques récits, l'écrivain Félix-Antoine Savard se souvient de ses passages dans le secteur du lac à l'Islet avec son ami Élie Dufour et de la construction d'un camp :

Rappelons qu'en 1931, Félix-Antoine Savard, curé fondateur de Clermont, s'affaire à mettre en place avec Louis-Philippe et Élie Dufour un club de chasse et de pêche au nom de Saint-Étienne des Monts que l'on retrouve dans le secteur du lac à l'Islet (lac à l'Est). Le parcours de ces 30 kilomètres séparant Clermont, du troisième lac des Marais se fait en charrette et par la suite en bacagnole, et l'hiver en traîneau à chien. *Menaud*, publié en 1937, comporte plusieurs souvenirs de son passage dans ces lieux en compagnie de quelques coureurs des bois. Notons que Savard a fréquenté les lieux jusqu'à la fin de sa vie.

30 juin 1962

Au Lac à l'Islet avec mon frère et mes trois neveux. Tous, un peu comme moi, caribous des bois. Nous avons « tenté » tout près de là où, avec Élie Dufour, je construisis le premier camp. Il était en bois rond, recouvert de dalles, sur lesquelles nous avons placé un capelage d'écorce et de la terre pour empêcher que l'écorce ne roule. C'était la façon d'autrefois. Et pour orner le tout, bientôt, des mousses, des épilobes et autres plantes faisaient de ce toit primitif une sorte de chapeau fleuri.

Journal et Souvenirs 1 1961-1962.
Montréal, Fides, 1973. p.170-171.

Jeudi, 25 septembre 1975

Louis-Philippe Dufour et son épouse, gracieusement conduits, avec moi-même, par Louis-Joseph Maltais, sommes arrivés au lac à l'Islet par un temps splendide. Les autres amis sont attendus demain. C'est un bonheur que de se retrouver ensemble dans ce beau pays dont Philippe et moi-même avons été les pionniers. Il y a de cela... quarante ans!

Carnet du soir intérieur 1.
Montréal, Fides, 1978. p. 65.

Et combien de fois avec Élie Dufour et Oscar à Josime, en plein hiver je fis vingt-cinq milles de raquettes dans les montagnes de Menaud pour marquer ma présence à la terre inquiète !

Carnet du soir intérieur 1.
Montréal, Fides, 1978. p. 174.

Dames légendaires de Charlevoix

La légende est une chose bien mystérieuse. Elle nous parle de faits étonnants, surprenants, parfois inexplicables. C'est un univers de rumeurs, de paroles étranges et puis cela dure longtemps, très longtemps parfois. Aujourd'hui nous regarderons quelques légendes où se retrouvent des femmes.

Des femmes d'ici, de Charlevoix et nous en retiendrons quelques éléments afin de chercher à mieux comprendre cette place fantastique et merveilleuse, aussi parfois plus ordinaire, mais jamais complètement banale qu'occupent dans notre tradition orale certaines dames légendaires de Charlevoix.

NOUS RETIENDRONS TROIS GRANDS THÈMES AU SUJET DES DAMES
LÉGENDAIRES DE CHARLEVOIX :

- 1 La Dame blanche ou la Vierge protectrice
- 2 La femme victime du sort
- 3 La femme forte ou révoltée

Dans chacune de ces catégories, des légendes issues de la tradition orale de Charlevoix – extraites du livre *Contes, légendes et récits de la région de Charlevoix* – viendront illustrer la thématique.

1 LA DAME BLANCHE OU LA VIERGE PROTECTRICE

L'écrivaine Denise Boucher a présenté l'image de la Vierge dans sa célèbre pièce de théâtre intitulée *Les fées ont soif* et ce fut un grand scandale à l'époque (en 1978). L'image de la Vierge ou de la Dame blanche n'est donc pas facile à utiliser, ce fut à la fois une image donnée en modèle par l'Église catholique tout particulièrement, mais aussi rejetée par de nombreuses femmes avec le cheminement de la pensée féministe depuis les années 1970 tout particulièrement. Pour notre propos, nous regarderons uniquement le légendaire de Charlevoix. Plusieurs légendes de Dame blanche s'y retrouvent, la plupart font référence à une apparition d'une mystérieuse Dame toute blanche venue préserver des enfants, surtout lorsque ces derniers sont perdus dans la forêt. La référence à la Vierge ou à sa virginité n'est ici que marginale, car c'est plutôt la dame protectrice que l'on évoque une image de mère de substitution dans un contexte inquiétant où tout semble perdu ou menaçant. C'est le cas de l'histoire de l'enfant perdu de Saint-Fidèle qui a eu lieu en juin 1942 quand le jeune Fernand Mailloux, âgé de sept ans, se perdit en forêt durant trois jours. Il fut finalement retrouvé après d'intenses recherches de toute la population locale. Dès après l'avoir retrouvé, on interrogea le jeune garçon sur les circonstances de sa longue disparition en forêt.

Illustration tirée de la couverture du livre *Contes, légendes et récits de la région de Charlevoix*.



Il déclara avoir été aidé ou guidé par une personne mystérieuse. Il ne savait trop comment la décrire selon son propre témoignage :

« De chaque côté que je regardais, elle était là, mais je n'ai jamais pu voir son visage... »

Il dit encore :

« Elle, on aurait dit qu'ils étaient plusieurs... il y avait une voix qui m'a répond... »

Comme on le voit la description n'est pas précise. Par la suite, le curé de la paroisse aidant, il y eut une identification de la personne de la Vierge Marie secourable par la communauté paroissiale. Un événement un peu similaire se déroula à Petite-Rivière-Saint-François où des enfants perdus virent une apparition de la Vierge. Un cas qui ressemble étrangement aux apparitions de Fatima et se déroule à la même époque (1917) et qui est encore raconté par un prêtre.

Il y a peut-être ici un peu de manipulations des renseignements. Reste cependant l'image de la Dame blanche ou de la Vierge présentée comme une présence secourable et identifiée comme telle tout particulièrement par des responsables de l'Église catholique.

2) LA FEMME VICTIME DU SORT

La femme dans la légende peut être une dame secourable qui aide les autres, mais elle est aussi souvent une victime du sort. L'image de la femme qui ressort ici est celle d'une personne faible, subissant de la souffrance à cause notamment de la violence d'autrui (des hommes en particulier) ou encore par le fait d'amours malheureuses. Voilà bien une section où beaucoup de légendes existent : les histoires d'amours malheureuses... Mais retenons d'abord une histoire presque incroyable et pourtant réelle concernant une jeune fille volée par des Amérindiens en 1849 à La Malbaie :

« Le 28 juin 1849, un grand émoi fut créé à La Malbaie lorsqu'on apprit la disparition d'une petite fille âgée d'environ trois ans. Cette enfant était née du mariage de George Duberger et de Priscille Blackburn. Elle jouait ce jour-là sur les bords de la rivière Malbaie, à quelques distances de la demeure de ses parents. Cette résidence était située sur la grève de la seigneurie Reeves, aux abords du Cap Fortin. À un moment donné, la servante chargée de surveiller l'enfant s'aperçut de sa disparition. L'on supposa d'abord que l'enfant était tombée à la rivière et avait été emportée par le courant, vu qu'on avait trouvé son petit chapeau flottant sur l'eau. Mais après de grandes recherches faites en tout sens dans la rivière, l'on resta convaincu que l'enfant avait été volée par les Sauvages de la Côte Nord. Ceux-ci venaient souvent en canot faire la traite des fourrures chez mon grand-père Hubert Cimon demeurant à quelques arpents de là.

C'est ainsi que M. Duberger parcourut la Côte Nord pour y retrouver l'enfant, mais ce fut en vain.

Avant son mariage, M. George Duberger était agent des terres de la couronne et en même temps arpenteur à l'emploi de la Compagnie de la baie d'Hudson. C'est pourquoi il vécut alors parmi les Sauvages qui lui donnèrent le nom de Bisnout, qui signifie castor, sobriquet qui lui est resté toute sa vie.

Par suite de ces relations avec les sauvages de la Côte Nord, plusieurs donnèrent le nom de Duberger à leurs enfants. C'est pourquoi ce nom apparaît souvent dans les registres de baptêmes de la Côte Nord. »

Cette jeune fille fut connue sous le nom de Philomène Duberger. Elle devint donc une Amérindienne et vécut, semble-t-il, comme telle sa vie durant. Elle serait morte, avec les derniers sacrements de l'Église catholique à Chicoutimi au début de la décennie 1930 donc à un grand âge. Elle ne revit jamais ses parents mais peut-être fut-elle heureuse quand même du sort qui fit d'elle une Amérindienne? Nous ne le saurons jamais...

L'autre cas de femme victime du sort est plus romantique. Il se déroule à l'Échafaud aux Basques tout près de Saint-Siméon et de Baie-Sainte-Catherine. Laure-Louise, la fille du postillon, trouve le temps bien long en ce hameau un peu éloigné. Un bon jour un étranger est retrouvé dans l'anse de l'Échafaud aux Basques et on lui porte secours. Il s'installe sur place. Ce qui devait arriver arrive, Laure-Louise s'amourache du bel étranger. Cette histoire d'amour connaît une triste fin :

« Vous l'avez deviné : Laure-Louise et le bel étranger s'aimèrent. Ils s'aimèrent simplement, trouvant naturel d'unir leurs pauvretés. Et les saisons passèrent, l'étranger était devenu un gars du pays, habile à manier la hache et sans rival à l'aviron sur les lacs d'en haut. Et les longues soirées d'automne vinrent, Laure-Louise et ses compagnes guettaient le soir, sur la grève, l'arrivée des canots débordant de gibier de toutes plumes : outardes lourdes de graisse, canards dorés ou nuancés de vert et de bleu, grèbes, bruants et combien d'autres encore dont personne ne savait le nom. Et Laure-Louise avait les plus beaux; jamais il n'oubliait de les lui offrir, dès l'abord, alors que doucement, le canot glissait sur le sable fin. Et souvent, ils restaient là tous les deux, dans le vent et quand les vagues se faisaient grosses, à l'assaut de la marée montante, souvent elle le surprenait le regard étrange : pour peu, elle aurait eu peur de ces yeux qui ne la voyaient plus. Et vite, elle le suppliait : « Regarde-moi, disait-elle, on dirait que tu veux partir encore, comme là-bas, d'où tu es venu : pourquoi ne m'en as-tu jamais rien dit » « Oui, partir! disait-il, en continuant son rêve, partir!... Oh! Laure-Louise, reste près de moi! »

Et, brusquement, il entra dans le bois, semblant fuir la mer et son sourd appel. Et le soir, il oubliait tout, au rythme endiablé des danses et des reels. Et la plainte du vent se fit plus profonde, la forêt se fit plus sombre dans les fourrés impénétrables des cèdres, éclairés de ci de là par les trous argentés des bouleaux. Soudain, ce fut la neige, une neige lourde et le bois fut éclairé par en

dessous, toute sa vie mystérieuse apparut dans le réseau des pistes entremêlées.

Et cela arriva une nuit, lorsque les premiers bancs de neige se formaient sur le haut des battures, modelés en larges méplats sous les rafales du suroît; on dormit peu cette nuit-là dans ce coin perdu du Chaffaud-aux-Basques – Laure-Louise moins que les autres. Longuement, elle écoutait la plainte du vent de mer rythmant l'assaut des vagues sur les crans. Soudain, elle tressaillit : longuement modulés, les hurlements des loups s'élevèrent dans la tempête; longtemps, angoissée, elle écouta ces plaintes qui rendaient un accent presque humain.

Le lendemain, on le chercha en vain; le mystérieux ami de Laure-Louise était disparu. Nulle trace n'apparaissait le long de l'étroite pente qui, par derrière la montagne, menait à la Baie-des-Rochers. Rien, mais un vieux pêcheur, levé de grand matin au déclin de la tempête pour aller voir la marée, remarqua les traces qui tout à coup se transformaient étrangement. Ce que vit alors le vieillard, bien peu le surent et Laure-Louise moins que les autres! Comment lui raconter qu'il avait vu les traces d'un loup continuer la piste humaine vers la mer?

Et voici la terrible légende que l'on raconte encore là-bas aux longues soirées d'hiver et les vieilles, avec un frisson dans la voix lorsque le narrateur s'est tu : « Il reviendra encore, il la cherche toujours », disent-elles. »

Les femmes malheureuses en amour ou trop aventureuses dans leurs relations avec les hommes (un bel étranger...) sont souvent punies dans la légende. C'est le risque de trop vouloir vivre des amours romantiques et le sort semble d'autant plus dur que le risque ou la transgression est jugée grand. Encore là, les légendes sont souvent racontées par des prêtres et de fervents catholiques qui eux ne sont pas sortis du rang et n'ont pas tenté de le faire... Donc attention aux amours avec un étranger dans la légende charlevoisienne et québécoise!

3 LA FEMME FORTE OU RÉVOLTÉE

Heureusement, ce ne sont pas toutes les dames légendaires de Charlevoix qui sont victimes du sort. Certaines s'en tirent très bien et se moquent même des hommes. C'est le cas de Marie Grenon qui a vécu à Baie-Saint-Paul à la fin du 18^e siècle, fille de l'homme fort Jean-Baptiste Grenon et qui a hérité de la force herculéenne de son père :

« J'avais alors vingt-cinq ans, et c'était la première fois que je mettais les pieds sur la terre du nord. J'arrivais à

grands pas au pied des côtes épouvantables de la Baie-Saint-Paul qu'il me fallait franchir, lorsqu'une fille chargée d'un paquet qu'elle portait sous son bras, passa près de moi en trottinant. J'étais dans l'âge où l'on sait accoster proprement une créature et je lui dis, après avoir ôté mon bonnet en saluant jusqu'à terre : « J'ai deux grâces à vous demander, mademoiselle; d'abord, celle de me permettre de jouir de votre agréable compagnie aussi longtemps que nous suivrons la même route, et celle ensuite de vous soulager du paquet que vous portez. » Elle me fit une belle révérence et me dit :

- C'est trop d'honneur que vous me faites de m'offrir votre agréable compagnie, et je l'accepte avec plaisir; mais quant au léger paquet que je porte, ce n'est pas la peine de vous embarrasser.*
- Je n'ai pas été élevé parmi les Sauvages, que je lui répliquai; les gens du sud connaissent les égards qu'ils doivent à la créature.*
- Puisque vous êtes si galant, vous autres messieurs du sud, à ce qu'elle me dit, voici le paquet.*

Étant sous l'impression que ce paquet enveloppé proprement dans une nappe blanche contenait de la laine ou tout au plus du linge, je voulus le prendre sans précaution, mais, à ma honte, il m'échappa des mains et tomba à terre.

- Faites excuses, à ce qu'elle me dit, c'est une gaucherie de ma part d'avoir laissé tomber ce paquet.*

J'étais rouge jusque dans le blanc des yeux, et me baissant aussitôt, ce fut à grand-peine que je réussis à mettre sur mes épaules son léger fardeau.

- Mais quel était donc le contenu de ce paquet?*

- Une misère qui ne vaut guère la peine d'en parler.*

C'était tout simplement un minot de sel.

Ça alla assez bien tant que nous marchâmes sur le chemin planche, mais lorsque nous fûmes dans les côtes, les sueurs m'abimaient...

Lorsque je m'arrêtais pour me reposer en montant les infernales côtes, sous prétexte de lui faire admirer quelques beaux points de vue, elle me disait :

– *Nous autres, montagnardes, sommes si accoutumées à ce spectacle que nous n'en faisons aucun cas; mais, tenez, monsieur, je suis un peu pressée, ma mère m'attend, rendez-moi s'il-vous-plaît mon paquet et je vais continuer ma route, tandis que vous jouirez des beautés de la nature.*

Je rentrais en terre, la honte me donnait des forces et je répliquai que je ne voudrais pas me séparer d'une si agréable compagne, et je repris le collier de peine et de misère tout en haletant comme un chien qu'on fesse pour lui faire tirer sa charge.

J'étais éreinté, lorsque nous arrivâmes, par bonheur, à un chemin de traverse. Je lui demandai alors quel côté elle allait prendre, bien déterminé à gagner le nord-est si elle allait du côté du sud-ouest. Nous finîmes par nous séparer; elle me fit, encore, une belle révérence en me disant qu'elle n'oublierait jamais la galanterie des messieurs du sud.

...je fis une halte à la première habitation que je trouvai... pour me rafraîchir, car la langue me desséchait dans la bouche.

Je m'enquis de la maîtresse de la maison si c'était, ici, le pays où les femmes sont plus fortes que les hommes; et je lui racontai mon aventure.

– *C'est Marie Grenon, me dit-elle, en éclatant de rire; et elle vous aurait, au besoin, porté par-dessus son minot de sel et monté les côtes sans fléchir.* »

Une autre femme forte de Charlevoix se nomme Catherine Chamberlain ou la grande Catherine, tenancière d'une auberge un peu mal famée dans le secteur de Baie-Sainte-Catherine à la fin du 19^e siècle. Et voici un fait raconté par la légende au sujet de cette étrange auberge :

« Une nuit d'hiver, trois voyageurs arrivant de Charlevoix en route pour Tadoussac frappèrent à la porte de la grande Catherine à qui ils demandèrent à manger et le gîte. La femme les fit entrer, mais aussitôt, relevant les manches de son mantelet :

– *Ma bande de fainéants, dit-elle, maintenant, je vais vous montrer à déranger les honnêtes gens pendant la nuit...*

Les voyageurs crurent se trouver en présence du diable déguisé en femme ou en homme et déguerpirent. Mais ils

n'étaient pas sur le seuil de la porte que Catherine leur cria :

– *Bande de poules mouillées; voulez-vous bien rentrer! Voyez ces beaux braves, ça a peur d'une femme, une pauvre femme seule....*

Elle servit un succulent repas aux voyageurs qui couchèrent dans ses meilleurs lits. »

Un autre cas un peu dramatique raconte l'histoire presque incroyable d'une jeune fille nommée Gabrielle Gauthier et qui a vécu à Saint-Irénée durant la décennie 1940. Fatiguée de vivre avec ses vieilles tantes trop religieuses la jeune Gabrielle se révolte et en vient à poser des gestes mystérieux qui inquiètent bientôt toute la région. En voici des exemples :

« Gabrielle semble ne pas être allée à l'école jusque vers 13 ou 15 ans. Sa vie est parsemée de choses pas comme les autres. Sa forte personnalité, son caractère dominant, ne l'ont pas prédisposée à être sujet d'hypnose et pourtant elle subit des influences incontrôlables. Ses tantes ont les moyens mais ne reçoivent pas beaucoup de visites. Alors Gabrielle est solitaire, ne sortant pas, excepté peut-être le matin pour accompagner ses tantes à la messe quotidiennement. Il est facile de penser qu'elle se forme un complexe.

Voici un résumé des faits renversants : on entend du train dans la cave, la vaisselle est cassée, des miches de beurre sont garrochées dans les vitres, le chapelet placé sous l'oreiller de Gabrielle est disparu, un chapelet placé sur sa tête revole d'une façon surprenante. Monsieur le curé Dufour lui fait faire un chemin de croix à l'église, la tenant par la main. Ils sont empêchés tous deux d'avancer à une certaine station, paraît-il. Durant deux ans, les tables, les chaises, les lits remuent. Des nappes, des couvertures de lits, des oreillers, des rideaux remuent. Les lits sautent, les lampes font des leurs, des bruits de chaînes.

Une fois, devant témoins, Gabrielle, qui n'aimait pas la nourriture trop salée, fait revoler la salière qui va se percher sur la poignée de la porte et s'y tenir on ne sait trop comment, vu qu'ensuite on essaie de l'y faire tenir sans y réussir.

On entend gratter sous le lit, et on voit le lit se soulever.

Les faits ne sont pas seulement circonscrits au lieu où à la

personne ou aux personnes, car Gabrielle va chez Mothée Gauthier où demeure une personne forte qui n'a peur de rien. Là, en mettant la nappe, celle-ci remue. Mademoiselle ou Madame Gauthier tient la nappe fermement en disant à l'être invisible : « Tu ne l'auras pas ma nappe! » Eh bien, ils ont tiré tellement des deux côtés que la nappe s'est déchirée en deux.

Ces faits ont ému toutes les familles de Saint-Irénée et des environs.

...Gabrielle se maria avec un journaliste après lui avoir raconté ces faits, et elle emmena sa tante Clarilda à Lévis où elle mourut. Gabrielle aurait eu deux filles. Aucune autre manifestation ne se serait produite depuis. »

Toutes les femmes fortes de Charlevoix n'utilisent pas de moyens aussi surprenants toutefois. La plupart d'entre elles vivent simplement. Leur force de caractère a permis à notre peuple de survivre dans un contexte social, géographique et culturel très difficile. Il faut les en remercier. Heureusement qu'il y a eu des femmes fortes dans Charlevoix et au Québec.

LA RUSE DE LA FEMME

Finalement, les dames légendaires et les dames ordinaires de Charlevoix ont le plus souvent vécu et survécu grâce à leur gros bon sens et à leur capacité de s'habituer aux circonstances et événements pas toujours faciles les entourant dans leur quotidien. Un peu de ruse n'a jamais fait de tort à personne. Je conclus donc cet article par la légende de la construction du pont de La Malbaie par le diable où une femme rusée a pu épargner bien des désagréments à tout le monde :

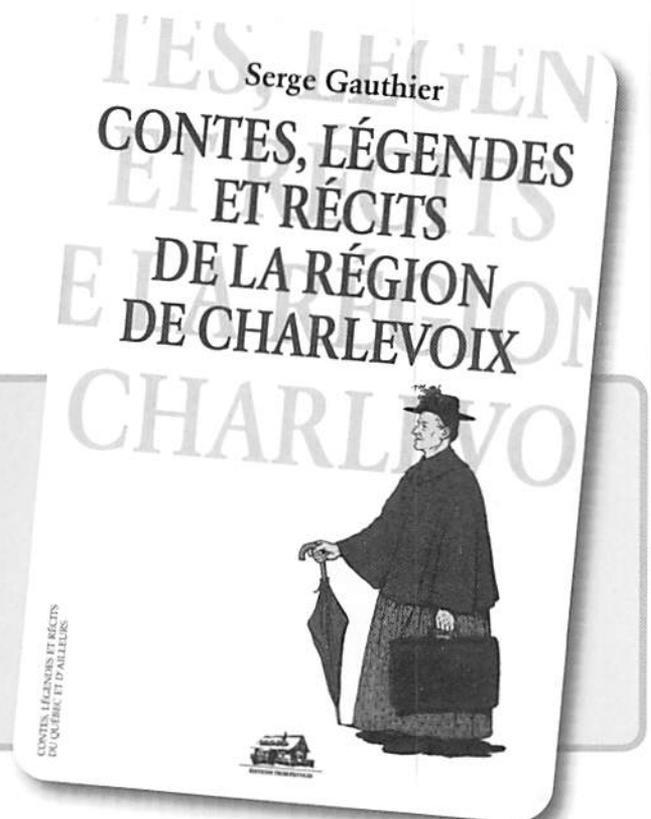
« Les gens de La Malbaie s'étaient groupés pour paver la route en bordure du fleuve et construire le pont sur la rivière Malbaie.

L'hiver arrivant et ne réussissant pas à monter les chevalets et les travées du pont, le charpentier engagea des hommes pour se faire aider. Mais la mésaventure se mettant de la partie, les travailleurs quittèrent les lieux.

Reconnu pour son mauvais caractère, le charpentier maudissait son entreprise quand il vit arriver un étranger qui s'offrit à construire le pont. Il ne demandait pas de salaire, mais en retour, il exigeait que l'âme du premier être à traverser le pont lui appartienne.

L'inconnu revint alors avec ses travailleurs qui se mirent à l'ouvrage et quinze jours après, les habitants apprenaient que le pont était terminé.

Voici alors ce qui arriva. L'épouse du menuisier remarquant que son mari devenait de plus en plus songeur à mesure que la construction du pont avançait, décida d'agir seule. Lorsque le jour de l'ouverture du pont fut venu, l'étranger arriva et s'assit à un bout du pont avec son chat noir, attendant que le premier être passe. L'épouse cachée à l'autre bout avec son chien n'eut aucune peine à le faire bondir en avant lorsqu'il aperçut le chat. Le diable, réalisant qu'il ne récolterait que l'âme d'un chien, se précipita à l'eau et il disparut. Depuis, on a l'habitude de dire que la femme est plus rusée que le diable. »



POUR DÉCOUVRIR LES LÉGENDES DE CHARLEVOIX, NOUS INVITONS NOS LECTEURS À SE PROCURER LE LIVRE SUIVANT :

SERGE GAUTHIER. *Contes, légendes et récits de la région de Charlevoix*. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2009. 450 pages.

En vente à la Société d'histoire de Charlevoix au coût de 45 \$.

Partie de hockey à Cap-à-l'Aigle :
les As de Saint-Siméon contre les Brigands de Cap-à-l'Aigle.
À droite : Yvon Brassard; au centre, un Deschênes
de Cap-à-l'Aigle; à gauche, Jacques Murray.



Photos de la collection Yvon Brassard

*Monsieur Yvon Brassard est né à Saint-Siméon en 1939.
Il a navigué un certain temps sur des goélettes
puis fut embauché comme monteur de ligne
par Hydro-Québec. Il est maintenant retraité.*

Merci à Lyne Brassard.

Jean-Charles Brassard (père d'Yvon Brassard),
officier de police en motocyclette
à Saint-Siméon.



Jos Brassard et Isola Larouche
(grands-parents d'Yvon Brassard).
Jos Brassard a été agent des terres à Sagard.





Brunet-Weinmann, Monique.
**Simone Mary Bouchard et
 Louise Gadbois.**
L'art naïf dans la modernité.
 Saint-Sauveur, Éditions Marcel Broquet, 2009.
 157 pages.

Ce livre est une pièce de collection. Bien plus cependant qu'un simple livre d'art à regarder, puisque l'auteure a vraiment pris le temps d'approfondir son sujet et d'apporter des renseignements neufs. L'amitié entre les artistes Simone Mary Bouchard et Louise Gadbois n'était pas très connue à ce jour. L'auteure prend le temps de faire saisir toute la richesse de cette rencontre, mais aussi son caractère inattendu par-delà les classes sociales et la formation artistique. Cette mise en relief, d'un lien très intime, constitue un tour de force fort éclairant, permettant notamment de redonner une plus juste place à cette merveilleuse artiste que fut Simone Mary Bouchard de Baie-Saint-Paul. Notons au passage que ce livre ne peut que convaincre encore plus s'il le fallait de l'importance du moulin César dans l'histoire de l'art de Charlevoix et sans doute de la nécessité d'insister pour sa protection et sa mise en valeur.

Rien à redire non plus sur les reproductions des œuvres. C'est une véritable joie de redécouvrir ces tableaux de deux artistes finalement assez mal connues. Plus encore, l'auteure a pris le temps de bien saisir le cadre historique de Charlevoix. Elle a porté son regard bien plus loin que le superficiel et il faut savoir lui reconnaître cette qualité. Le lecteur pourra donc apprécier ce livre d'art pour sa beauté mais aussi pour sa profondeur d'analyse. Ce fait n'est pas si fréquent dans ce type d'édition et il importe de saluer ce travail sérieux et utile, autant que divertissant et touchant.

Chronique du *Livre*



Perrault, Pierre.
J'habite une ville.
 Montréal, L'Hexagone, 2009.
 217 pages.

Nos lecteurs savent grâce à notre *Revue d'histoire de Charlevoix* numéro 27 (juillet 1998) consacrée à Pierre Perrault que ce dernier a réalisé des émissions de radio. Le livre *J'habite une ville* présente donc le travail radiophonique de Perrault réalisé au sujet de Montréal, ville d'origine du cinéaste-poète.

Pourquoi des Charlevoisiens devraient-ils être intéressés par un livre concernant Montréal? Surtout parce que les liens entre Montréal et Charlevoix étaient très rapprochés à cette époque, tout autant sinon plus qu'aujourd'hui. Le livre contient ainsi un long passage sur le port de Montréal où des débardeurs venus de Charlevoix pour y travailler – principalement Léopold Tremblay de l'île aux Coudres – s'expriment. Ce témoignage est unique et permet de retrouver cette relation très rapprochée entre les quartiers ouvriers de Montréal et Charlevoix, notamment avec des gens de l'île aux Coudres ou encore des Éboulements qui s'y établissent, pour une saison ou en permanence, en apportant avec eux leur héritage de paroles et de culture régionale toute charlevoisienne.

De ce fait, ce livre est fascinant. Il laisse s'exprimer un point de vue peu connu, celui du peuple d'ici. Pierre Perrault a fait là une œuvre unique et il faut lui reconnaître une valeur devenue maintenant inestimable. Dommage que l'introduction du professeur Daniel Laforest de l'Université de l'Alberta – à qui l'on doit toutefois d'avoir mis en valeur cette documentation menacée par l'oubli – conduise le propos de Pierre Perrault vers les chemins d'une certaine confusion idéologique au ton presque du multiculturalisme que ce dernier n'aurait jamais voulu emprunter. Nous suggérons donc d'aller directement au reste de l'ouvrage au ton vif, à l'esprit canaille du peuple, avec l'écriture si belle de Pierre Perrault. Cela suffit bien à faire de *J'habite une ville* un très grand livre, sans doute même un véritable chef-d'œuvre comme il s'en rencontre peu.

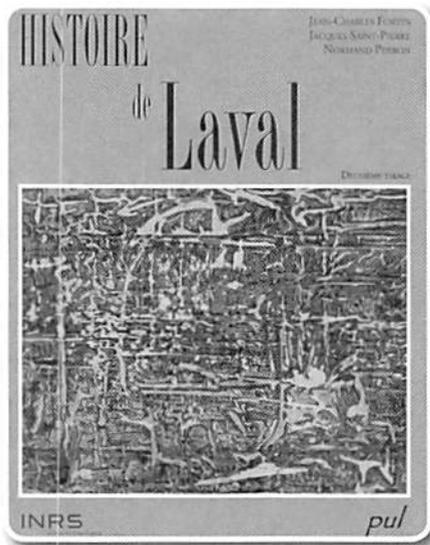
DES HISTOIRES RÉGIONALES À DÉCOUVRIR

Jean-Charles Fortin, Jacques Saint-Pierre et Normand Perron.

Histoire de Laval.

Québec, PUL, 2008. 341 pages. Numéro 19 de la collection.

Une remarquable introduction à l'histoire d'une île et d'une région devenue la deuxième ville du Québec. L'époque de l'administration seigneuriale est particulièrement intéressante car l'île Jésus est à ce moment propriété du Séminaire de Québec. La transformation des villages agricoles de l'île Jésus en une ville de banlieue et de services nommée Laval durant le 20^e siècle est aussi fort bien expliquée dans ce livre. Dans l'ensemble, cet ouvrage est une découverte étonnante d'une ville québécoise d'importance encore bien mal connue par la majorité des Québécois.



Sont parus dans la collection « Les régions du Québec » de l'Institut national de recherche scientifique (INRS) les ouvrages suivants :

Marc Vallières, Yvon Desloges et Fernand Harvey.

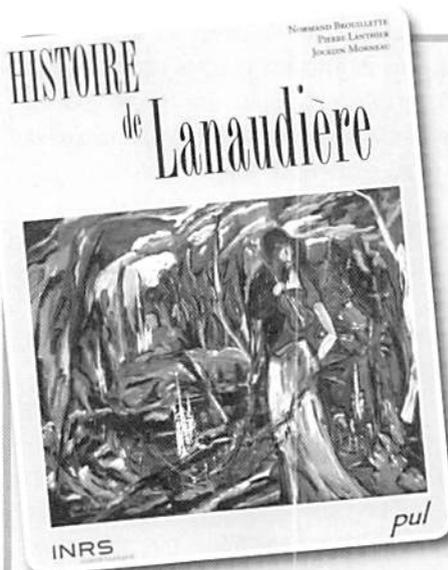
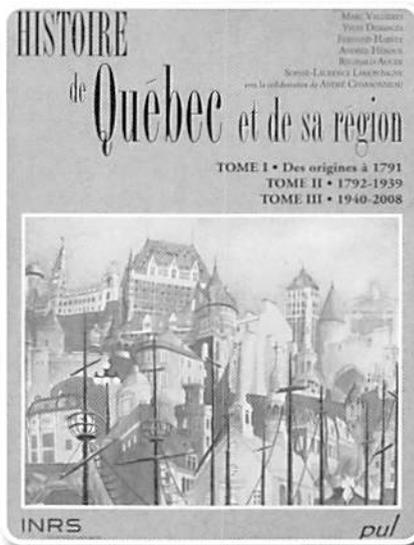
Histoire de Québec et de sa région.

Québec, PUL, 2008. 3 tomes, 2523 pages. Numéro 18 de la collection.

Monumentale somme, ces trois livres offrent une vision d'ensemble de l'histoire de Québec et de sa région. Tous les aspects importants de cette histoire sont révélés : économie, développement social et démographique, culture et bien d'autres facettes souvent inédites.

Nous sommes loin ici des lieux communs autour de la « Vieille Capitale » et après l'effervescence du 400^e de Québec, ces ouvrages permettent de réfléchir avec attention à l'histoire d'une région reconnue mais finalement parfois mal comprise. Capitale politique et siège du Gouvernement du Québec, ville portuaire,

haut lieu patrimonial et culturel de la francophonie en Amérique, l'histoire de Québec et de sa région se laisse découvrir avec plaisir grâce à ces livres réalisés avec grand sérieux dans une démarche scientifique remarquable.



Normand Brouillette, Pierre Lanthier, Jocelyn Morneau.

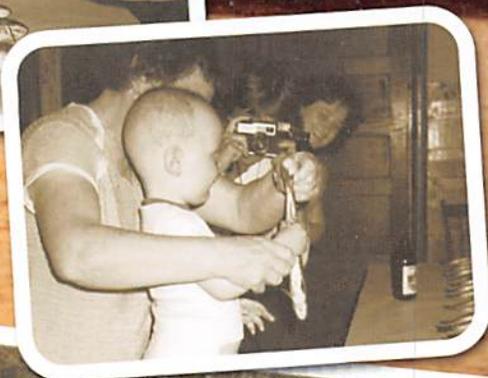
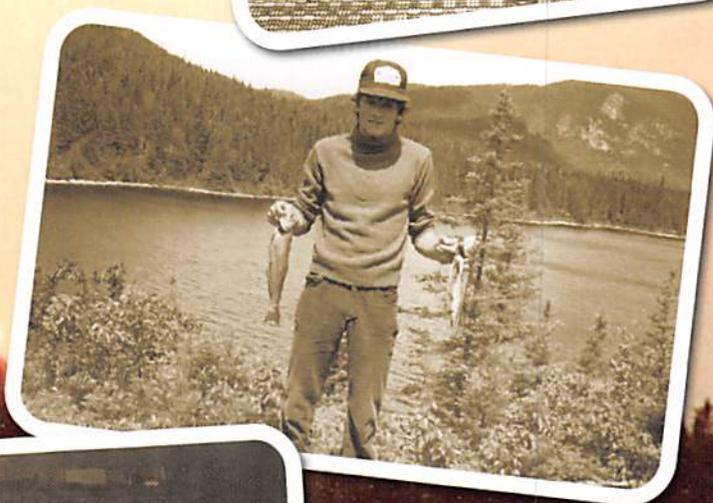
Histoire de Lanaudière. Québec, PUL, 2009. 828 pages.

Numéro 20 de la collection.

Cette région n'est pas la plus connue du Québec. Elle regroupe les secteurs de L'Assomption, Montcalm et Joliette et jusque vers des villages comme Saint-Donat et Saint-Michel-des-Saints. Regroupant autant des villes de banlieue autour de Montréal (Repentigny notamment) que des localités rurales plutôt éloignées de la région métropolitaine (MRC de la Matawinie), cette région se démarque par cette diversité de population, mais doit aussi chercher son identité dans ce contexte pas toujours propice à une grande cohésion interne. Le livre permet de découvrir une région en croissance, essentiellement francophone et plutôt jeune, dont l'économie fut agricole, avec le tabac tout particulièrement, mais aussi forestière avec une présence significative du tourisme et de la villégiature. Région qui se cherche peut-être face au géant montréalais qui étend sans cesse ses ramifications? Ce livre passionnant répond à bien des questions à ce sujet et ouvre aussi un peu l'avenir comme tout bon document d'histoire doit savoir le faire.

Notons que la collection complète des histoires régionales est disponible à la consultation à la bibliothèque de la Société d'histoire de Charlevoix.

Souvenirs de pêche



Pour informations :

ZEC LAC-AU-SABLE

105, chemin des Marais
Clermont (Québec) G4A 1B1
418-439-4122 (Bureau)
418-439-3082 (Poste d'accueil)
Télécopieur: 418-439-3082
zeclacausable@bellnet.ca
[http://zeclacausable.zecquebec.com/
fqgz/zeclacausable](http://zeclacausable.zecquebec.com/fqgz/zeclacausable)

*Un lieu
à préserver*

